

Les 6^e Rendez-vous du cinéma québécois

Marcel Jean

Number 134, June 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50645ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jean, M. (1988). Les 6^e Rendez-vous du cinéma québécois. *Séquences*, (134), 14–15.



Les Rendez-vous du cinéma québécois

Marcel Jean

Oscar Thiffault de Serge Giguère, *Voyage en Amérique avec un cheval emprunté* de Jean Chabot et *L'Homme qui plantait des arbres* de Frédéric Back ont marqué la sélection de courts et moyens métrages lors des Sixièmes Rendez-vous du cinéma québécois, qui se sont tenus à la Cinémathèque québécoise et au Cinéma O.N.F. du 5 au 13 février 1988. En effet, ces trois franchises réussites se sont nettement démarquées d'un ensemble dont la moyenne était plutôt grise.

Témoignant avec vigueur de la bonne santé de l'une des légendes de la culture populaire québécoise, Serge Giguère a réussi avec son *Oscar Thiffault* un film incroyable de simplicité, d'humour, de débrouillardise et de folie. En dehors des modes et avec la liberté que seuls les cinéastes pauvres ont le moyen de se payer, c'est avec justesse qu'il transpose à l'écran l'univers du folkloriste. Ne reculant devant aucun pléonasmisme et accueillant la naïveté à bras ouverts, il accompagne Thiffault dans tous ses déplacements, reste attentif à chacun de ses propos et va même jusqu'à truffier son film de vidéoclips tous plus amusants les uns que les autres. Tout cela, Giguère le fait sans jamais tomber dans la condescendance ou chercher le second degré. Il aime Oscar Thiffault et lui rend un hommage se situant

dans la lignée des chansons de celui-ci, un hommage drôle, sensible et direct, probablement le plus vrai qu'on pouvait lui rendre.

Dans un registre situé aux antipodes de celui de Serge Giguère, Jean Chabot a signé, avec *Voyage en Amérique avec un cheval emprunté*, l'autre grande réussite parmi les documentaires projetés aux Rendez-vous. À l'intérieur d'une forme ramenant à la fiction (un homme part explorer l'Amérique pendant que sa femme reste à la maison parce qu'elle attend un enfant), Chabot s'en va filmer un petit coin des États-Unis, c'est-à-dire un petit bout de route, un long bout de voie ferrée, deux ou trois petites villes rurales et des paysages pas vraiment différents des nôtres. Et, à travers cette errance, cette dérive sur le continent, il s'interroge, parle de cet enfant qui va naître et de son angoisse de nous voir tous disparaître.

La force de *Voyage en Amérique avec un cheval emprunté* se situe dans la volonté de Chabot d'en faire un « blues », un poème lyrique en l'honneur de quelques idées noires, de quelques idées qui inscrivent le doute, la peur et l'angoisse d'un avenir que vient hanter le passé. À l'aide d'un texte dense et malgré une narration pas toujours

adéquate, à l'aide aussi d'une musique prenante et d'un travail remarquable de Jacques Leduc à la caméra. Chabot compose un film riche qui laisse espérer la sortie prochaine du long métrage qui marquera son retour à la fiction: *Une soirée avec Hortense*.

Mais, derrière ces deux films, plusieurs déceptions se sont profilées. Appartenant, comme *Voyage en Amérique avec un cheval emprunté*, à la collection l'Américanité, *Le Grand Jack* d'Herménégilde Chiasson est de facture moins heureuse. Documentaire fait de matériel d'archives et d'une reconstitution d'époque à la fois maladroite et inutile, ce film n'ajoute pas grand'chose aux précédentes oeuvres déjà consacrées à Jack Kérouac.

De Dagmar Gueissaz-Teufel, déjà coréalisatrice de *Passiflora* et réalisatrice de *Madame, vous avez rien!* on s'attend à des documentaires mordants et éclatés, des films qui font flèche de tout bois et qui frappent sur beaucoup de choses à la fois. Malheureusement, *Les Polissons*, qu'elle a tourné avec quelques jeunes de Rouyn-Noranda, tombe à plat malgré son intention louable de nous amener à réfléchir sur la qualité de l'environnement. Sans lignes de force, sans rythme, sans que la chimie entre la cinéaste et les intervenants n'arrive à provoquer des remous ou des étincelles, *Les Polissons* n'émeut pas et ne bouscule guère.

Avec *Danny*, réalisé dans le cadre d'une série consacrée aux « enfants de la rue », Yves Dion signe un moyen métrage de fiction qui n'est pas à la hauteur de son talent. Documentariste reconnu, cinéaste de fiction convaincant avec *L'Homme renversé*, Dion ne semble jamais à l'aise lorsqu'il doit remplir la commande qu'est *Danny*. Aux prises avec un scénario trop didactique (donc totalement inefficace du point de vue de l'intervention sociale), Dion nous sert un produit désincarné.

La légèreté du filmage qui caractérise le cinéaste est toujours présente, mais elle n'est jamais vraiment mise à profit par le sujet. Cela, même si des interviews, dont on ne sait pas toujours s'ils sont réels ou fictifs, viennent régulièrement appuyer l'action.

Fraîchement sorti du programme « Regards de femmes » de l'O.N.F., *Espaces* de Louise Martin mérite qu'on lui porte une attention particulière. Réalisé à partir de photographies en noir et blanc, ce moyen métrage évoque deux épisodes dans la vie affective d'une femme. Sobre et elliptique, solidement maîtrisé par Martin qui parvient à suggérer une topographie cohérente et à imposer un véritable rythme, *Espaces* exerce une fascination certaine sur le spectateur et permet d'espérer quelque chose de la part de Louise Martin.

D'ailleurs, au chapitre des espoirs, les Rendez-vous n'ont pas connu cette année de révélation comme l'avait été, l'année dernière, celle de Richard Roy, le réalisateur de *Transit*. En effet, parmi les quelques rares jeunes cinéastes présents au Rendez-vous, aucun n'aura réussi à s'imposer avec suffisamment d'assurance pour obtenir à propos de son travail des commentaires unanimement louangeurs. Ce qui n'empêche pas quelques jeunes cinéastes comme Benoît Pilon, qui a su affirmer sa personnalité à travers *La Rivière rit*, et Denis Laplante,



L'homme qui plantait des arbres de Frédéric Back

récipiendaire de la bourse Claude-Jutra/O.F.Q.J. pour le court métrage *Un Trou au coeur*, se soient fait remarquer. On est en droit d'attendre quelque chose dans un avenir rapproché de Pilon et de Laplante, tout comme, probablement, de Jean-François Pothier, auteur de l'intéressant *Clochard dans l'âme*, et de Pierre Dalpé, qui signe avec *Fossoyeurs* un essai inquiétant.

À l'opposé, chez ceux qui n'ont plus rien à prouver, le cinéaste naturaliste Jean-Louis Frund (maintenant bien connu puisqu'il a signé les images d'originaux d'*Un zoo la nuit*), continue avec *Avoir des ailes* son travail essentiel sur la faune nordique. Ici, ce sont des oiseaux qu'il nous montre, avec l'habileté et la patience qui depuis longtemps déjà le caractérisent.

Du côté de l'animation, on a à peu près tout dit de *L'Homme qui plantait des arbres*, la fable écologiste de Jean Giono que Frédéric Back a adapté avec un art hors du commun. Quant au reste, il n'y avait pas de quoi se réjouir, surtout en voyant *Tocade*, ce bel objet creux et pompeux où Michel Murray se perd dans un vain exercice de style sur la mise en abîmes. Tout l'humour et l'invention qui faisaient la qualité de *Sylvia*, le premier film de Murray, se trouvent ici balayés par un esthétisme de carnaval et des dialogues prétentieusement auto-ironiques signés René-Daniel Dubois.

De la quarantaine de courts et moyens métrages projetés aux Rendez-vous du cinéma québécois, à peine une douzaine ont été réalisés par de jeunes cinéastes. Voilà un chiffre inquiétant, d'autant plus que les Rendez-vous ont sélectionné quelques films provenant des universités. On peut donc, encore une fois, se demander pourquoi les institutions ne font pas plus de place aux jeunes et ne redonnent pas au court métrage sa fonction de lieu d'apprentissage du cinéma. Quand on songe à la modestie des moyens qu'une telle volonté nécessiterait de la part des « subventionneurs », on se rend compte de l'aspect dérisoire de la situation actuelle où des politiques uniquement axées sur des visées à courts termes sont en train de sacrifier une génération de cinéastes.